

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X		14X		18X		22X		26X		30X		
		12X		16X		20X		24X		28X		32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

QUATRIÈME PARTIE — LES GROTTES D'ETREBAT

VI — EN AVANT LES RIBAUDS !

—Alerte, alors ! dit le savant ; et dans une heure au pont Saint-Michel, sous la dernière arche !

—J'y serai !

—Va donc !

Hector s'élança dans l'ombre et disparut en tournant l'angle formé par le cul-de-sac et la place.

Van Helmont se retourna vers l'intérieur de la cour des Miracles.

Tous étaient prêts.

La Chesnaye, toujours sur son tonneau, promenait autour de lui son regard triomphant et attentif, inspectant sa petite armée comme un général qui s'apprête à livrer bataille.

Près du tonneau sur un piédestal, un ribaud maintenait par la bride le cheval du capitaine de voleurs.

Le noble animal piaffait d'impatience, lançant autour de lui des jets de boue et d'eau bourbeuse.

—Êtes-vous prêts ? demanda Reynold en s'adressant à la foule.

—Oui ! oui ! oui ! s'écria-t-on avec frénésie.

—Alors, suivez-moi à distance, car il faut que

j'arrive avant vous à l'hôtel. Votre venue sera le signal : ruez-vous sur les valets, allez hardiment, avancez sans crainte ! Le chemin vous sera tracé, et les voies de salut préparées en cas de péril. A vos cris répondront les nôtres !... A nous la fortune !... Est-ce dit ?

—C'est dit ! répéteront les ribauds avec frénésie.

La Chesnaye sauta de la tonne sur la selle de sa monture ; et piquant le cheval :

—En avant ! cria-t-il. Tuez ! pilliez ! prenez ! à sac !

—À sac ! hurla la foule.

Le cheval partit au galop.



En un clin d'œil le plan de défense avait été organisé.

117

La colonne des argotiers, sous les ordres du capitaine, s'ébranla pour se mettre en marche.

La tête de cette colonne arrivait à la hauteur du tonneau placé entre les quatre lanternes et qui avait servi successivement de trône au roi des gueux et de tribune au capitaine La Chesnaye.

—En avant ! cria le capitaine en voyant le capitaine qui avait atteint déjà l'entrée du cul-de-sac.

—En avant ! répétèrent les argotiers.

—Halte ! fit une voix puissante tandis qu'un homme se dressait subitement sur le tonneau abandonné.

C'était Van Helmont qui s'était élancé au moment où la Chesnaye passait près de lui sans le voir, et qui à son tour dominait la foule.

Le premier rang des argotiers, étonné de cet ordre contraire, s'arrêta en levant la tête.

—Encore le pénitent hurla le capitaine.

—Halte !.. répéta Van Helmont.

—Tête et ventre ! vociféra le roi des gueux ; qu'on me pendre ce drôle, et en avant !

—Halte ! vous dis-je, fit pour la troisième fois Van Helmont, mais avec une telle expression impérative et menaçante que les argotiers, déjà émus par la scène dont il avait été le

héros avant l'arrivée de La Chesnaye, se regardèrent un moment en hésitant.

— Eh bien ! ventre Mahon ! s'il est le diable, qu'il retourne en enfer et qu'il nous laisse à nos affaires ! s'écria le coëbre, cornes de bouf !...

— Je ne suis pas le diable, interrompit Van Helmont, quoique ma puissance soit sans bornes ! Pierre l'Assommeur est tombé tout à l'heure à mes pieds !

Le premier de vous qui fera un pas en avant tombera comme est tombé Pierre l'Assommeur, mais au lieu de l'évanouissement cette fois, ce sera la mort !

Allons ! qui avance ?

La pose, l'expression du visage, le geste, tout contribuait à donner à Van Helmont une apparence étrange et devait frapper la foule.

Penché en avant sur le tonneau, ses longs bras maigres étendus au-dessus de ses têtes qu'ils paraissaient menacer d'un péril inconnu, son oeil vitreux, au regard indolent et fascinateur, sa robe blanche faisant valoir encore le teint cuivré de son visage, son front dégarni aux tempes et qu'éclairaient postérieurement le reflet des torches et celui des lanternes, il semblait doué d'une puissance fatale.

Les argotiers reculérent, dominés par une crainte superstitieuse.

Au moment de disparaître derrière le cul-de-sac, La Chesnaye s'était retourné pour bien s'assurer, avant d'abandonner la cour des Miracles, que les argotiers obéissaient à ses ordres.

En voyant la colonne encore immobile et un homme en robe blanche paraissant la haranguer du haut du tonneau, il poussa une exclamation sourde, et un hideux blasphème s'échappa de ses lèvres.

— Qu'est-ce là ?... s'écria-t-il en retournant brusquement sa monture.

En quelques bonds rapides, le noble animal franchit l'espace qu'il venait de parcourir et s'arrêta, obéissant au mors qu'il blanchissait d'écume, à la hauteur de la tribune improvisée.

Le visage de l'homme à la robe blanche était précisément tourné vers le capitaine et admirablement mis en lumière ainsi que nous venons de le dire.

La Chesnaye poussa un rugissement de joie et de colère.

— Van Helmont ! s'écria-t-il avec une expression de férocité triomphante. Ah ! c'est Satan qui t'envoie entre mes mains !

— C'est Dieu qui te livre aux miennes ! répondit Van Helmont.

Et se retournant vers les argotiers :

— Cet homme vous trompe ! dit-il en désignant La Chesnaye ; ce n'est pas lui qu'il faut suivre ; c'est moi !

— Toi ! hurla le capitaine.

— Toi ! répéta le coëbre stupéfait.

— Moi ! fit encore Van Helmont avec une majesté d'expression telle, qu'elle causa sur la foule une impression profonde.

VII

TROIS EN UN.

Tandis que Reybold et Van Helmont, tous deux face à face en présence des argotiers indécis et étonnés, se menaçaient du regard et qu'une lutte formidable et imminente allait s'engager sans aucun doute entre ces deux champions de deux causes opposées, on dansait toujours à l'hôtel de don Pedro de Toïde et

là encore au milieu du bal, une autre scène se préparait tout aussi émouvante que celle qui allait se passer dans la cour des Miracles et se liant plus intimement encore peut-être aux événements divers qui composent notre récit.

On se rappelle la situation dans laquelle nous avons laissé chacun de nos principaux personnages rassemblés chez l'ambassadeur d'Espagne.

Diane sous l'impression de l'étrange avertissement de l'Égyptien, émue par ces paroles qui lui annonçaient un danger suspendu sur sa tête, tremblante en songeant à ce que lui avait dit la veille le comte de Bernac, Diane avait vu, avec une anxiété indicible, celui qu'elle aimait s'avancer vers elle.

La ressemblance de corps qui existait entre les trois fils de La Chesnaye était tellement extraordinaire, tellement frappante que la fille du prévôt de Paris, pas plus que qui que ce fût de la cour, ne s'était jamais aperçue que le même nom et le même titre servissent à trois personnages différents et que c'était tantôt Reybold, tantôt Humbert, tantôt Mercurius, qui se produisaient en public, chez le roi, dans le monde et dans les salons du grand Châtelet, et là était toute la puissance du secret de La Chesnaye, secret qu'aucun être au monde, pas même Van Helmont, n'avait soupçonné.

C'était cette ressemblance que le lecteur a devinée depuis longtemps, que nous avons indiquée déjà, qui faisait la force des trois frères, qui leur permettait d'alléguer les alibis les plus étranges, de déjouer toutes poursuites, de commettre impunément tous crimes.

Quant au nom de Bernac, c'étaient Reybold et Humbert qui s'appropriaient le plus souvent ce titre et ce nom si audacieusement et si habilement volés à leur profit par leur père.

C'est que si entre les trois frères, la ressemblance des formes du corps, de la stature, des gestes, de la démarche ; c'est que si celle des traits du visage, de la voix, de l'expression de physionomie étaient si entiques au point de ne laisser entre eux aucun signe de distinction et que, revêtus tous trois du même costume, il eût été impossible à l'œil le plus clairvoyant, fût-ce même celui de leur père, de les reconnaître l'un de l'autre, c'est que, si leurs instincts pour les mauvaises actions étaient les mêmes ; c'est que, si l'éducation qu'ils avaient reçue, en vue de l'existence criminelle qu'ils devaient mener, avait contribué plus encore peut-être à en faire trois méchâces accomplis, leur caractère et leur esprit offraient, eux, des oppositions flagrantes.

Ainsi Mercurius, l'habile et savant chimiste, l'érudit médecin, possédait la brutalité du philosophe stoïque. Il ressentait le plus profond dédain pour tous les êtres créés, n'accordant son attention qu'aux végétaux et aux minéraux dont il pouvait analyser les propriétés matérielles.

Sa dépravation morale était certainement moins l'œuvre du vieux La Chesnaye que celle de la nature.

La pitié, le remords, la générosité étaient autant de vertus inconnues à son cœur.

Pour lui, la vie d'un homme n'était rien.

Cette existence d'autrui était-elle un obstacle à ses moindres désirs. Il frappait ou faisait frapper sans le moindre souci.

Obéissant à ses passions avec la rage d'une bête fauve et l'ardeur d'un sauvage, dès que celles-ci parlaient, le savant s'effaçait pour faire place au bandit.

Mercurius avait aimé follement cette Jeanne, la nièce du jardinier rouennais, la fiancée de l'archer Gaud, dont il avait fait la baronne Catherine.

L'amour de cette femme d'une part, de l'autre l'amour de la science et l'amour du bien d'autrui, tels étaient les trois grands sentiments ou, pour mieux dire, les trois puissants instincts qui dominaient Mercurius.

Il se souciait peu de s'affubler de riches vêtements, de titres pompeux et d'aller courir les salons, les cabarets et les rues en compagnie de nobles et débauchés seigneurs.

Ce qu'il lui fallait, à lui, c'était quelque expédition aventureuse avec ses poignantes émotions et ses coupables menées.

C'étaient enfin les coquetteries de courtisane de cette Catherine, créature profondément matérialiste, sans cœur et sans âme, et qui, née avec les instincts d'une fille de la cour des Miracles, se trouvait à l'apogée de sa destinée en s'étant faite la maîtresse d'un bandit.

Aussi Mercurius abandonnait-il le plus souvent à ses frères les privilèges que comportait le nom de comte de Bernac.

Quant à Humbert, s'il possédait une dose de cynisme qui le rendait le digne égal de son frère, il joignait aux préceptes de la philosophie d'Antisthème les principes relâchés de la philosophie d'Epicure.

Renchérissant encore sur les instincts pervers, sur les penchants odieux dont l'avait doué la nature et qu'avait développés maître Eudes avec des soins et une persévérance infatigable, il s'était doté, lui, de tous les vices qui désolaient l'époque dans laquelle il vivait.

N'admettant la science que comme moyen de servir ses passions, il ne consacrait à l'étude que le temps strictement nécessaire pour atteindre son but.

Aimant le jeu, la table, les débauches et les orgies de toutes sortes, égoïste dans l'acception la plus effrénée du mot, lorsqu'il revêtait l'élégant costume d'un gentilhomme, lorsqu'il prenait à son tour le nom de Bernac, c'était pour saïr ses dentelles dans les cabarets et les tavernes hautes par les jeunes seigneurs aux mœurs dépravées, pour traîner son titre dans les maisons les plus mal famées, dans les tripots les plus infâmes.

Il avait vu Diane d'Aumont un jour qu'il n'était pas ivre, qu'elle sortait, elle, d'une église et qu'il allait entrer, lui, dans un cabaret.

Son cœur gangrené et séché dans sa poitrine n'avait point battu plus vite, mais son esprit profondément perverti avait songé que la chasse et pure enfant serait fruit nouveau et était proie digne de devenir la conquête d'un chasseur blasé sur le gibier facile.

Il avait ressenti pour elle cet amour de la tête bien autrement dangereux pour celle qui l'inspire, que l'amour du cœur, et il s'était juré que la fille du prévôt de Paris deviendrait sa victime.

Reynold, lui, était d'un caractère tout autre.

La ruse, l'audace, l'ambition froide et tenace, la cruauté, alors qu'il devait rapporter quelque chose, formaient le fond de son caractère.

Sceptique absolu, niant tout sentiment qui n'avait pas une base matérielle, il joignait à une grande sécheresse d'âme, à des passions ardentes, un esprit élevé, une imagination inépuisable, une science profonde, un vif penchant pour le luxe élégant, pour les plaisirs du monde et un orgueil sans bornes.

De beaucoup supérieur à ses deux frères, il était le fils préféré du vieux La Chesnaye, qui avait en lui la plus grande confiance.

Au reste Mercurius et Humbert reconnaissaient cette supériorité de Reynold en ce qui concernait un certain côté de la vie,

et son adresse pour mener à bien une intrigue de quelque nature qu'elle fût était chose incontestée.

Mercurius lui avait confié sa passion pour Jeanne et s'en était bien trouvé, car c'était Reynold qui avait enlevé la jeune fille.

Humbert, quand il était devenu amoureux de Diane, avait également demandé à son frère aide et conseils, et Reynold, ainsi que nous le savons, avait adroitement préparé la perte de la pauvre enfant.

Dans ces deux circonstances, il est vrai, Reynold avait non seulement servi ses deux frères, mais encore sa propre cause et celle de son père.

En enlevant à Giraud sa fiancée, il avait obéi à un sentiment de vengeance que lui avait inspiré l'archer de la prévôté de Rouen, alors que le fils de La Chesnaye se présentait devant le parlement, se prétendant le dernier et unique héritier des Bernac et que Giraud, on se souvient, avait combattu en vain cette prétention de toutes les forces de son esprit et de ses souvenirs.

En livrant Diane à Humbert, on semait la douleur dans le cœur de M. d'Aumont, il servait la haine de son père, haine profonde que le vieux maître Eudes portait au prévôt de Paris sans que ses fils en connussent la cause.

Puis enfin, il avait calculé qu'en agissant pour ses frères, il travaillait pour l'avenir et que le moment venu, il serait en droit d'exiger d'eux qu'ils travaillassent à leur tour pour lui.

Or, ce moment était arrivé, et nous avons vu Reynold dans les ruines des Augustins, imposer à Humbert et à Mercurius la condition de reconnaître sa suprématie, condition que ceux-ci avaient acceptée sans discussion.

Le trio se complétait merveilleusement et formait un ensemble parfait. C'était un véritable faisceau de vices composé de trois éléments divers, tous trois se confondant sous une même apparence.

S'agissait-il d'une expédition dangereuse, d'une attaque à main armée, d'une bataille à livrer, d'un siège à faire, d'une aventure enfin où la force brutale devait jouer le principal rôle comme dans le pillage de l'hôtel du duc de Mercœur, Mercurius se mettait à la tête de la troupe et donnait l'exemple du courage et de l'intrepidité.

S'agissait-il d'un vol avec effraction, la nuit, par la ruse, s'agissait-il d'espionner, de faire parler les gens, de prendre des indications pour un coup à tenter, de sondier ceux qu'on pouvait recruter pour combler un vide dans la bande, Humbert mettait merveilleusement à profit son habileté de mécanicien, ses connaissances de cabaret, ses relations avec les vauriens.

Mais fallait-il combiner un vaste plan de rapine; fallait-il établir des alibis, se jouer de la justice, tromper les yeux les plus habiles, mener à bonne fin les tentatives les plus douteuses, c'était Reynold qui agissait, qui ordonnait, qui prenait les rênes du pouvoir, la direction de l'entreprise.

Reynold, Humbert, Mercurius, les trois hommes jeunes et forts, et maître Eudes, le vieillard savant, aux conceptions puissantes, formaient bien à eux quatre ce colosse effrayant qui désolait la ville, la cour et les provinces, ce monstre incalculable possédant les cent bras de Briarée et les têtes incessamment renaissantes de l'hydre de Lerne, ce fléau dévastateur enfin, auquel personne n'était assez fort pour échapper et que tous désignaient, ne croyant qu'à un seul et un même homme, par un seul et même nom, celui si fatalement redouté du capitaine La Chesnaye.

Puis, de même que dans les grandes invasions épiques on attribua toutes les maladies, les moindres indispositions à un seul germe destructeur, de même on attribua à La Chesnaye tous les crimes commis en France, toutes les voleries, tous les brigandages qui désolaient le royaume depuis dix ans.

« Rougés, grisons, barbets, argotiers, tous ces représentants divers des différentes branches de la grande industrie de la rapine, agissaient à l'abri, sous le manteau protecteur de ce nom bien connu.

Assassinats, meurtres, vols, arrestations sur la grand'route, dans les ruos, on rejetait tout sur La Chesnaye, et comme La Chesnaye était introuvable, personne ne songeait à arrêter ni à poursuivre les véritables auteurs de ces déprédations.

Ce système, qui avait puissamment contribué à propager le nombre des crimes, avait merveilleusement servi à répandre cette crainte superstitieuse si utile aux bandits.

Puis, semant le bien ça et là dans les campagnes, non par générosité, mais par calcul, jetant une bourse à un méoage ruiné et succombant à la misère, protégeant un pauvre diable aux prises avec la justice seigneuriale, respectant certaines fermes, brûlant quelques prisons, les trois frères s'étaient créés de nombreux partisans parmi la population naïve et crédule des provinces.

Chacun se répétait à l'oreille nombre de récits fantastiques sur ce La Chesnaye, génie du bien pour les uns, du mal pour les autres, et que l'on avait fini par douer d'une nature surhumaine.

Fables habilement inventées et plus habilement répandues encore de taverne en taverne, d'hôtellerie en hôtellerie.

L'effroi, la reconnaissance clovaient autour de ce nom une barrière souvent préservatrice.

Bref, La Chesnaye n'était bien réellement qu'un seul et même personnage composé de quatre existences différentes, comme le corps est composé de quatre principes différents : la tête, les membres, le torse et l'âme.

La tête, le cerveau, c'était Reynold.

Les membres, le bras qui frappait, les jambes qui agissaient, c'était Mercurius.

Le torse, siège des forces dont avaient besoin la tête et les jambes, c'était Humbert.

L'âme enfin, c'était maître Budes, le vieux La Chesnaye.

Personne au monde, pas même un seul homme de la bande, ne soupçonnait le terrible quatuor.

Nous le répétons encore ; on ne croyait qu'à un seul homme. Jamais on n'avait vu qu'un seul visage.

Quand l'un des trois allait sans masque, les deux autres, en quelques lieux qu'ils fussent, seuls même et enfermés dans le laboratoire ou dans l'atelier, cachai-ent soigneusement leurs traits.

Dans aucun cas ils n'avaient failli à cette précaution à laquelle ils devaient une partie de leur puissance.

Van Helmont, ignorant absolument ce détail si important du secret de La Chesnaye, Van Helmont, comme les autres, ne croyait qu'à un seul et unique personnage, à Reynold, qui tour à tour était bandit et gentilhomme.

Grâce aux explications que nous venons de donner, on comprend que Diane, en voyant s'avancer vers elle le comte de Bernac, se fût crue en présence de celui qu'elle avait vu la veille au soir et qui lui avait révélé sa situation effrayante.

M. d'Aumont n'était plus près de sa fille.

De plus en plus soucieux et préoccupé, il s'était rapproché

d'un groupe formé par Basompierre, de Guise et plusieurs autres grands seigneurs, chahant, dans ce moment critique, à compter ses amis afin de tenir tête à l'orage qui grondait en cour contre son administration.

Puis, il n'avait pas revu Giraud depuis la veille, et peu à peu, subissant l'influence de madame d'Aumont, il était revenu des préventions un moment soulevées dans son esprit contre le comte de Bernac.

Madame d'Aumont, assise près de Diane, causait à voix basse et d'une façon toute intime avec sa voisine de droite, madame de Harlai de Sauci, la femme du surintendant des finances.

Diane était donc pour ainsi dire isolée.

Humbert, ou mieux le comte de Bernac, puisque chacun le prenait pour tel, s'approcha de madame d'Aumont d'abord, échangea avec elle quelques paroles aimables, puis, avec une aisance qu'autorisait le bruit répandu d'une union prochaine entre lui et la fille du prévôt, il s'empara d'un siège demeure vacant et placé à la gauche de la jolie Diane.

Le front de la pauvre enfant se couvrit aussitôt de l'incarnat le plus vif, puis il devint subitement d'une pâleur effrayante.

— Diane !... fit Humbert de sa voix la plus douce, voici l'heure bientôt. Avez-vous réfléchi ?

La jeune fille frissonna, mais ne répondit pas.

— Diane ! reprit le comte, ma vie est entre vos mains, je vous l'ai dit. Oh ! parlez sans crainte !... la mort venant de vous me paraîtra douce encore.

— Henri !... balbutia la pauvre créature en proie à la plus effrayante des tortures morales, celle qui met le cœur entre deux amours contraires, de même force et de même puissance, et qui broie ce pauvre cœur pris entre ces deux grands sentiments opposés, comme un grain de blé écrasé entre deux meules.

Sauver celui qu'elle aimait, c'était abandonner son père et sa mère, c'était rendre douleur pour affection, chagrins poignants pour tendresses ineffables.

Demeurer fidèle à ses devoirs de fille, refuser de fuir la maison paternelle, c'était livrer à une mort certaine celui qu'elle aimait.

Diane ne pouvait pas douter.

Si M. de Bernac était, comme il l'avait dit, complice du comte d'Auvergne et de M. d'Entragues, tous deux accusés du crime de lèse-majesté, tous deux condamnés par le parlement à avoir la tête tranchée, la perte du jeune comte était certaine et son sang devait se joindre à celui de ses chefs.

La pauvre enfant était donc placée entre deux abîmes, entre deux terreurs, et cependant il n'était plus temps d'hésiter, il fallait choisir.

XVIII.

L'HEURE

A quelques pas de Diane éperdue, et contrainte, par la présence de ce monde qui l'entourait et qu'elle maudissait, à étouffer dans son âme les angoisses déchirantes qui la rongeaient, Catherine, la belle et coquette baronne, trônait au sein d'une cour nombreuse d'admirateurs, gentilshommes empressés de recueillir, sur un sourire de ces yeux charnants, les uns une parole d'espoir, les autres un geste familier, brûlant à qui mieux mieux aux petites pieds de la ravissante jeune femme l'encens de la flatterie la plus fine et de la galanterie la plus recherchée.

Le frère d'Humbert et de Reynold, parcourant le bal sous son costume de dieu Mercure, s'était approché adroitement de

Caméleon et lui avait rapidement glissé quelques mots à l'oreille.

Puis, sans s'arrêter, Mercurius avait continué sa promenade à travers les salons et était enfin venu se joindre au groupe d'admirateurs entourant la belle Catherine.

Un oirgnoement d'yeux imperceptible pour les assistants et échangé entre la baronne et le dieu Mercure avait établi entre eux une communication mystérieuse.

Dans un angle du salon, trois hommes s'entretenaient vivement ; c'était l'Égyptien d'abord, puis le chevalier de La Guiche et le marquis d'Herbaut.

Mais, tout en parlant, tout en écoutant, le beau danseur de pavaane, le rival du comte de Bernac, ne perdait pas un seul instant des yeux la fille du prévôt de Paris qu'il voyait frissonner sous les regards ardents de son interlocuteur, comme frissonne la tourterelle au voisinage du gerfaut.

Le bal était dans toute son ardeur : tous les invités étaient arrivés dans les salons de don Pedro, et aucun d'eux ne songeait encore à se retirer.

Il était une heure et demie. Ryoold avait quitté ses frères depuis près d'une heure déjà.

De temps à autre Humbert et Mercurius interrogeaient la grosse montre que, par-dessus leurs travestissements, ils portaient suspendue autour du cou, sacrifiant à la mode le bon goût qui est dû exolure, surtout du costume de Mercure, ces grossiers échantillons de l'art de l'horlogerie si peu avancés alors.

Entre le groupe formé par l'Égyptien et ses deux amis et celui plus nombreux qui entourait Catherine, un personnage se tenait, grave et imposant, appuyé contre un panneau de boiserie qui garnissait la muraille.

Ce personnage était Giraud, que Mercurius tenait sous son regard depuis sa rentrée dans le salon.

Quant à Richard et à Caméleon, tous deux avaient disparu depuis quelques instants.

En se plaignant près de Catherine, Mercurius avait levé son caducée en le tenant penché de droite à gauche.

Ce mouvement, auquel personne n'avait pu apporter la moindre attention, tant il était simple et naturel, avait été remarqué de Caméleon.

Saisissant Richard par le bras, Caméleon avait aussitôt entraîné son compagnon au milieu de la foule, tout en murmurant à son oreille quelques paroles rapides.

—Le plan est donc changé ! dit Richard à voix basse. Ne dois-je plus frapper l'homme ?

—Je me charge de ce soin ! répondit Caméleon, mais plus tard. Quitte d'abord ce costume ! Je veillerai, moi, attentivement, et si l'archer sort, il ne fera pas cent pas sans servir de fourreau à ma dague. Quant à toi, tu sais ce que tu as à faire !

—Éloigner les gardes de la prévôté ?

—Oui.

—Cela est facile, grâce à l'incendie que tu viens de me signaler.

—Alors, faisons vite.

Tous deux se perdirent dans la foule, Richard se dirigeant vers la porte de sortie, Caméleon revenant à l'aide d'un circuit à la portée de Giraud.

—Messieurs, disait en ce moment l'Égyptien en prenant dans les siennes, et en les serrant énergiquement, les mains de MM. de La Guiche et d'Herbaut, vous m'avez fait l'honneur de me nommer votre ami. Cette amitié est-elle sérieuse ?

—En douter serait presque une offense ! répondit vivement le chevalier.

—Mort Dieu, baron, s'écria d'Herbaut en riant ; de quel ton nous faites-vous cette question ! Pour un homme qui vient de soulever l'admiration générale par ses grâces de danseur, vous paraissez un peu bien lugubre ! Ventre-saint-gris ! la danse vous jetterait-elle du noir dans l'âme ? Qu'avez-vous donc ?

—J'ai, répondit l'Égyptien, que je me trouve à cette heure en telle circonstance, que j'ai besoin de connaître les amitiés qui peuvent m'être fidèles.

—Comptez sur la nôtre et mettez-la en première ligne ! dit le marquis en s'inclinant.

—Mais, c'est que je suis difficile en amitié, messieurs. Je vous en prévins.

—Peste ! mon cher Grandair, il vous faut des preuves à l'appui de nos paroles ?

—Dieu me garde de douter de vous, messieurs !

—Sulement ?... dit finement La Guiche.

—Sulement, reprit gravement le baron, je n'admets pas, moi, le sentiment de l'amitié sans le dévouement absolu !

—Ni moi ! dit d'Herbaut.

—Écoutez ! fit le chevalier d'un ton sérieux. J'ignore ce que je puis pour vous, baron ; mais vous m'avez pu à première vue ; mais vous m'avez servi de second dans ma rencontre avec Bernac ; mais vous vous êtes battu comme un homme de cœur et un vrai gentilhomme ; mais vous m'avez sauvé la vie enfin et, vrai Dieu ! je vous aime.

Or, pour ceux que j'aime, et ceux-là sont peu nombreux, croyez-le, il n'est rien que je ne fasse. Mon épée, ma bourse, ma vie, mon crédit, tout est à eux. Je ne fais de réserve que pour l'honneur de mon nom, car ce n'est pas chose mienne ! C'est le bien de mes ancêtres et celui de mes descendants !

—Et moi, ajouta d'Herbaut, je ne connais qu'un véritable bonheur ici bas : c'est, après avoir serré la main loyale de l'homme auquel on a donné une large part de son affection, de voir mettre cette affection à la plus rude des épreuves.

—Et vous m'aimez, chevalier ? demanda le baron avec une émotion très-vive.

—Je vous aime ! dit simplement La Guiche.

—Et vous m'aimez, marquis ? répéta Marc en se retournant vers le compagnon de La Guiche.

—Je vous aime, répondit d'Herbaut.

—Alors, messieurs, je vais user de vous, comme un ami use de ses plus intimes.

—Faites ! dirent à la fois les deux gentilshommes.

En cet instant, l'homme adossé à la boiserie fit un mouvement brusque et parut s'arracher violemment à la torpéur dans laquelle il semblait plongé.

Giraud, depuis qu'il était ainsi en contemplation muette devant Catherine, n'avait perdu ni une seule des paroles échappées des lèvres carminées de la jolie baronne, ni un seul geste de ses mains blanches et mignonnes.

Oubliant peu à peu, et la mission qu'il s'était donnée et qu'il avait reçue du prévôt de Paris, et la présence du comte de Bernac, il s'était laissé aller au courant attractif des rêveries anxieuses que provoquait la présence de cette femme dont la démarche, les allures, les gestes, le timbre de la voix lui rappelaient celle qu'il avait tant aimée et qu'un crime avait arrachée à son amour.

—Jeanne ! Jeanne ! murmurait-il en s'efforçant de se soustraire au douloureux qui s'était emparé de son esprit. Jeanne ! Cela est pourtant impossible !... La nièce du pauvre jardinier... la servante du château, la victime de La Chausse, toi, au mi-

lieu de ce bal, fût-ce par la cour et la noblesse... Impossible !... impossible !... Je suis fou !...

Et il essayait son front moite de sueur.

— Cependant, reprénait-il encore, cette voix c'est celle de Jeanne ... oh ! je la reconnais, elle me remue le cœur et je ne pourrais me tromper... C'est sa taille avérée et souple... c'est son pied si mignon... sa chevelure si belle !... oh ! c'est Jeanne ! c'est Jeanne !...

Giraud, quittant son poste d'observation, s'approcha du groupe.

Catherine et Mercurius, lui tournant le dos tous deux, ne le virent pas s'avancer.

— Diane ! disait alors le comte de Bernac en se penchant vers la fille du prévôt de Paris, qu'avez-vous décidé ?... Est-ce ma vie ? est-ce ma mort ?... Dois-je fuir ? dois-je demeurer ?

— Fuyez ! dit la pauvre enfant d'une voix étouffée.

— Seul ? fit le comte.

Diane ne répondit pas.

— Alors... je reste !

— Henri ! s'écria la jeune fille affolée de terreur.

— Partirons-nous ensemble ?

— Henri !...

L'orchestre fit entendre les premières mesures d'une pavana nouvelle.

Le comte de Bernac se leva en tenant la main de son interlocutrice.

— Venez ! dit-il.

— Danser ! murmura Diane, oh ! je ne puis !

— Il le faut, Diane ! Je n'ai d'autre moyen de vous faire quitter votre mère...

Diane essaya un mouvement, comme si elle eût voulu se dégager.

Le comte la retint fortement.

— Vous êtes libre ! disait-il à voix basse. Après cette danse, si vous l'exigez, je vous ramènerai à cette place et j'irai me livrer ensuite aux mains de votre père.

« Si vous voulez que je fuie, Diane, vous partirez avec moi, sans traverser ce salon... Tout est prêt. Mais encore une fois, vous êtes libre.

Diane courba la tête, étouffa un sanglot et se laissa entraîner.

Le comte avait de nouveau interrogé sa montre.

— Dix heures ! murmurait-il. L'instant est venu ! Rybold va donner le signal.

Et conduisant Diane qui n'avait plus conscience de ses actes, il se plaça avec elle au cercle de la danse formé déjà par d'autres couples, ayant soin de s'arrêter précisément en face de la porte du petit salon bleu, laquelle s'ouvrait derrière les deux jeunes gens.

Catherine et Mercurius étaient à quelques pas, derrière eux s'était glissé Giraud, suivi de près par Caméléon.

La musique, en appelant les danseurs et en faisant opérer le vide au centre de la salle, avait causé un mouvement parmi les adorateurs qui se pressaient autour de Catherine.

— Deux heures ! fit Mercurius à l'oreille de la baronne. Sois prête ! le signal va retentir.

Humbert, se tournant à demi, échangea un regard avec Mercurius.

Celui-ci, accompagné de Catherine, toujours entouré par les galants seigneurs, se tenait sur le seuil du petit salon bleu, alors complètement vide, et dont il obstruait l'entrée.

La danse, en attirant toute l'attention des invités, avait fait désertor les deux petits salons de conversation.

Marc, La Guicho et d'Herbaut étaient à l'autre bout, devant le salon des glaces.

L'orchestre, qui s'était tu pour laisser à chaque couple le temps de prendre place, reprit tout à coup sa symphonie bruyante et entraînante.

Un cavalier voulut s'emparer de la main de la baronne.

— Mille grâces ! fit Catherine en retirant ses doigts effilés ; je me sens fatiguée, je ne danserai pas cette pavana...

— L'heure ! fit tout à coup Mercurius.

— Partons ! repartit Catherine en se retournant vers la porte du salon bleu.

— Jeanne ! dit subitement une voix brusque en éclatant comme un coup de foudre à l'oreille de la jeune femme.

Catherine, surprise, tressaillit violemment et s'arrêta par un mouvement involontaire.

— Ah ! c'est donc toi ! s'écria Giraud avec un grincement de rage.

Mais, au moment où il étendait le bras pour arracher sans doute le masque de la jeune femme, une main puissante le saisit à la gorge et le repoussa violemment contre la muraille.

— Arrière, drôle ! s'écria Mercurius.

La secousse reçue par Giraud avait fait tomber le loup qui lui couvrait le visage.

— Un archer ! continua Mercurius avec un ton de mépris écrasant. Depuis quand les manants s'introduisent-ils ici ?

— Depuis que les bandits y conduisent leur maîtresse ! hurla Giraud en bondissant sur Mercurius.

Mais un bras se leva rapide, une lame nue brilla sous le reflet des lumières... le bras s'abaissa, et l'archer tomba la poitrine trouée et saignante.

C'était Caméléon qui venait de frapper Giraud.

Un cri d'indignation et d'effroi partit de tous côtés ; mais à ce cri, poussé par les invités de don Pedro, répondit une clameur épouvantable provenant du dehors.

La musique se tut, et chacun demeura immobile et stupéfait.

— La bande de La Chesnaye ! les argotiers ! hurla tout à coup une voix stridente dominant le vacarme qui se faisait au dehors.

Et Richard, sous son uniforme de sergent de la prévôté, pénétra violemment dans la salle.

A cette révélation du danger, un tumulte effrayant éclata de toutes parts.

Les femmes poussèrent des cris aigus, déchirants, se voyant déjà aux mains des bandits.

Les unes se sauvèrent cherchant un refuge dans les bras d'un frère, d'un mari, d'un père, d'un amant, les autres s'évanouirent sur leurs sièges.

Les dentelles se déchiraient, les robes se lacéraient, les bijoux ruisselaient sur le plancher...

— La Chesnaye ! La Chesnaye ! criaient-ils dedans comme en dehors, dans les salons comme dans la rue et dans la cour.

Humbert, Mercurius et Caméléon, profitant de ce premier tumulte, n'étaient pas demeurés inactifs.

Catherine s'était élancée dans le salon bleu.

Mercurius, bondissant vers Diane, l'avait enlevée de ses bras herculéens, et Caméléon s'était précipité vers Humbert, qui, parut vouloir lutter, mais qui ne put résister à celui qui l'entraînait.

Tous cinq furent d'un même élan dans le petit salon, dont les lourdes portes se refermèrent aussitôt.

XIX

L'ENLÈVEMENT

N'oubliant aucun détail du plan qu'il avait formé avec une adresse réellement infernale, Rynold avait commandé l'enlèvement tel qu'il venait d'être exécuté.

Diane, emportée par Mercurius, ne devenait plus ainsi, aux yeux du monde, la proie du comte de Bernac, et le comte de Bernac lui-même, entraîné par Caméléon, semblait être, non le complice d'un crime, mais la victime d'un guet-apens.

Le double fait s'était accompli avec une précision et une rapidité merveilleuses.

L'espace fugitif d'une seconde avait suffi, et les deux enlèvements étaient presque passés inaperçus au milieu du désordre général.

Cependant ce désordre devait être de courte durée.

Si les femmes épouvantées, égarées et pantelantes donnaient follement toutes les marques de la terreur inspirée par le nom de La Chesnaye, et se livraient aux alarmes qu'occasionnait la nouvelle d'une attaque inattendue, les hommes, sans hésiter, avaient fait bonne contenance.

C'est que les salons de l'ambassadeur d'Espagne renfermaient cette nuit-là l'élite de la cour, tous les éléments principaux de ces phalanges héroïques qui, sous le nom de maison du roi, devaient donner tant de preuves de courage, d'intrépidité et de valeur.

Tous les gentilshommes, portant bravement l'épée et habitués journellement à la tirer hors du fourreau, ne pouvaient être effrayés de l'attaque d'un chef de voleurs, quel que puissant et redouté qu'il fût, et plus le péril était grand d'ailleurs plus grand encore était leur courage.

Avec un ensemble qui tenait du prodige, les femmes furent en un instant placées au centre des salons, et autour d'elles un double rang de protecteurs se dressa l'épée menaçante.

C'était vraiment un beau et touchant spectacle que celui de tous ces fiers et ardents visages ayant jeté leurs masques de carnaval pour mieux voir le danger en face, de tous ces hommes déterminés et intrépides quittant brusquement et sans transition les plaisirs de la danse pour les périls du combat.

En un clin d'œil le plan de défense avait été organisé, et le silence s'était fait.

Mais que pouvaient ces vêtements de soie et de volours, ces fines épées de bal contre les dagues, les lances, les haches de la troupe déguenillée qui allait se ruer dans les salons ?

M. d'Aumont, oubliant, pour accomplir son devoir, et sa femme et sa fille, les croyant d'ailleurs l'une près de l'autre sous la garde des assistants, M. d'Aumont s'était précipité en avant.

— Mes archers ! dit-il à Richard.

— Ils sont en bas, sur les degrés de l'escalier, monsieur, répondit le sergent ; mais leur nombre est réduit des deux tiers, car un incendie a éclaté près de l'hôtel Soissons, et le lieutenant civil les a envoyés quérir.

Ce nouvel incident faisait encore partie du plan organisé par Rynold.

Comptant pour rien le monde de valets, de laquais et de pages amoncelés dans la cour et dans la rue, dont les uns devaient fuir par crainte et les autres aider plutôt au brigandage

que le combattre, il attachait une importance méritée aux archers du prévôt, vieux soldats pour la plupart, et fort capables de présenter aux assaillants une résistance sérieuse qui lui donnait aux danseurs le temps suffisant pour se bien préparer au combat.

Ordre avait donc été donné à Mercurius de faire disparaître les archers.

Mercurius avait transmis l'ordre à Caméléon, lequel l'avait communiqué à Richard, et le sergent voleur, que personne ne soupçonnait, avait habilement profité de l'incendie de la rue des Villes-Etuves pour renvoyer les deux tiers au moins de la garde du prévôt.

A peine restait-il une vingtaine d'hommes.

Cependant les clamours, de plus en plus violentes, croissaient encore au dehors.

Le danger approchait...

Le baron de Grandair et ses deux amis avaient été des premiers à se jeter en avant des gentilshommes.

Eux non plus n'avaient pu remarquer la disparition de Diane ni de Bernac, séparés qu'ils étaient du petit salon bleu par la largeur de la salle de danse et par la foule en tumulte.

Ils entouraient alors le prévôt.

Le meurtre de Giraud et les cris de détresse retentissant au dehors avaient eu lieu simultanément ; de telle sorte que le péril général avait promptement fait oublier l'assassinat commis sur l'archer, qu'aucun assistant ne connaissait.

Quelques seigneurs, parmi lesquels le duc de Guise, entouraient encore Catherine au moment de l'enlèvement de Diane et de Bernac ; mais eux aussi avaient été trop vivement surpris par l'attaque annoncée pour n'avoir pas reporté aussitôt toute leur attention à la propre défense de leur personne ou à celle de leurs proches et de leurs amis.

Madame d'Aumont, elle, s'était cependant précipitée vers Diane ; mais repoussée, entraînée, rejetée par le flot des danseurs, elle n'avait rien vu de ce qui s'était passé.

— Ma fille ! ma fille ! s'écriait-elle en se faisant jour à travers les hommes et les femmes avec cette énergie de la mère voulant se rapprocher de son enfant menacé, énergie à laquelle aucune force humaine ne peut se comparer.

— Diane ! fit M. d'Aumont : n'est-elle pas près de vous !

— Diane ! Diane !... répétait la pauvre mère avec des cris déchirants.

— Où est-elle ? demanda rapidement Marco en s'élançant près de la malheureuse femme.

Si l'on songe que le nombre des invités de don Pedro atteignait à près de huit cents personnes, on comprendra aisément l'encombrement dans lequel se trouvait les salons et l'épouvantable désordre qui devait y régner.

Chacun appelait un frère, une sœur, un père, une mère, un mari, une femme, pour se rapprocher en face du danger, et mieux se protéger mutuellement, le péril venu.

Les cris et la désolation de madame d'Aumont se perdaient dans ce vacarme indocible.

Au dehors les clamours augmentaient d'intensité ; et le nom de La Chesnaye, hurlé par mille bouches, roulait formidable jusque dans l'intérieur de l'hôtel.

— Où est votre fille, madame ? où est-elle ? répéta Marco avec violence.

— Elle était là... dit madame d'Aumont.

— Avec M. de Bernac ? s'écria le baron.

— Oui...

— Oh ! alors... elle est perdue !

—Perdue ! exclama la pauvre mère en se redressant avec une énergie nouvelle.

—La Chesnaye ! La Chesnaye ! cria-t-on avec plus de véhémence ; et un grand tumulte se fit dans le premier salon servant d'entrée.

—A nous ! firent les gentilshommes en se mettant sur la défensive.

Un flot de laquais se rua dans l'hôtel.

—Les argotiers ! criaient-ils, les uns avec effroi, les autres avec une certaine expression d'allégresse.

Tout à coup ce flot mouvant s'écarta sous une pression violente, et un homme se précipita dans le salon de danse.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

Un médecin protestant venait d'abjurer le protestantisme pour embrasser la religion catholique.

Le roi Henri IV, faisant allusion à cette conversion, dit un jour à Sully :

—Ta religion est bien malade !

—Pourquoi ? répond le favori.

—Parce que les médecins l'abandonnent.

* * *

Un ivrogne, qui n'avait plus que quelques heures à vivre, se leva sur son séant pour demander un verre d'eau.

—Au moment, dit-il de passer dans l'autre monde, je veux me réconcilier avec mon plus mortel ennemi.

* * *

Un bon curé demandait à un jeune enfant de son catéchisme combien il y avait de sacrements.

L'enfant répondit qu'il y en avait « six »

—Comment, six, reprend le curé ; as-tu donc déjà oublié qu'il y en a « sept » ?

—Dame, monsieur, répondit l'enfant, moi, je croyais qu'il n'y en avait plus que six.

—Pourquoi cela ?

—Parce que mon père a dit souvent devant moi, à ma mère, que la pénitence et le mariage, cela ne faisait qu'un.

* * *

Un officier prussien disait un jour à Bonaparte, alors officier d'artillerie :

—Les Prussiens ne se battent que pour la gloire, et les Français que pour l'argent.

—Vous avez parfaitement raison, répondit le futur empereur ; chacun se bat pour obtenir ce qui lui manque.

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : nous ne serons jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuillets suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongery ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duo de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE —

La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuillets ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

— Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuillets en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuillets ci-dessus énumérés et les suivants :

Ex: l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge, — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sauglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré en domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, ÉDITEURS,

Boîte 1988

475 Rue Craig, Montréal